

L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

Emile pouvait à peine en croire les paroles qu'il entendait : on aurait dit que, jouet d'un rêve, il redoutait de s'éveiller ; mais il ne lui était point possible de révoquer en doute la scène qui se passait sous ses yeux : son père pleurait de joie, sa mère et sa femme remerciaient Dieu, et les négociants étaient émus eux-mêmes de cette scène attendrissante et solennelle. Quant à lui, ses lèvres ne trouvaient point de paroles, et il ne savait que presser les mains des généreuses personnes qui l'entouraient.

En ce moment entra le vieux docteur Delloye.

— Oh ! qu'avez-vous fait, messieurs, s'écria-t-il en voyant ceux qui se trouvaient chez Emile, qu'avez-vous fait ? Vous apportez ici l'affliction, quand je vous cherchais, quand je viens du lieu où je vous savais rassemblés, pour vous offrir, en garantie de ce que vous doit Emile, les biens qui me restent, ma maison, quelques terres...

— Nous, monsieur, interrompit quelqu'un, nous venons offrir à votre ami notre crédit, sans les garanties dont vous parlez.

— O vertu ! vertu ! s'écria le vieillard, tu n'es donc pas un vain mot, comme je le disais tout à l'heure dans mon désespoir ! Merci, mon Dieu, de m'avoir laissé vivre assez pour être témoin de ce que je vois en ce moment. Messieurs, que votre noble conduite fait bien à mon cœur, et que je me sens fier de vous compter parmi mes concitoyens ! Remercions la Providence, car elle a changé pour nous en un beau jour cette matinée de désespoir.

Après divers autres propos, où chacun, content de soi, se félicitait d'avoir rempli son devoir, on s'occupait des moyens de mettre à exécution les motifs pour lesquels on se trouvait rassemblé. Emile exposa clairement ses affaires, et il résulta de cet examen qu'une ruine certaine aurait suivi des exigences rigoureuses, tandis que deux années tout au plus répareraient complètement les pertes que lui faisait éprouver la faillite de

son beau-frère. On recula donc les échéances des obligations contractées par Emile, on lui ouvrit le crédit nécessaire pour subvenir aux exigences de sa position, et tout se trouva mis en règle quand la nuit vint.

On allait se retirer chacun chez soi lorsque le bruit d'une voiture de poste se fit entendre ; cette voiture s'arrêta devant la porte d'Emile, et un homme s'en précipita plutôt qu'il n'en descendit : c'était François Muller.

— Mon ami, mon ami, dit-il, encore tout haletant, retenez ces messieurs, car je vous apporte les moyens de remédier à ce qui se passe. Ma fortune est à votre disposition ; vous aviez consenti à me donner le nom de votre frère, je viens en réclamer aujourd'hui les droits.

— Mon cher François, merci ! merci encore une fois. Mais, grâce à l'amitié de ces messieurs, je puis faire face à mes affaires, et vos bons et généreux secours me deviennent inutiles. Je ne vous en garde pas moins une reconnaissance qui rendrait encore plus vive mon affection pour vous si la chose était possible.

Cependant toutes les personnes qui se trouvaient réunies chez Emile durant cette journée de trouble et d'émotion s'étaient retirées en le laissant seul avec sa famille et François Muller. Alors la pensée de la banqueroute de Desvignes, pensée que tant d'agitation et le sentiment de ses propres périls avaient écarté de son souvenir, retomba pesamment sur son cœur.

François Muller comprit les motifs de la tristesse dans laquelle il le voyait plongé, ainsi que son père, car tous ces honnêtes gens ne pouvaient, sans horreur, envisager la pensée d'avoir dans leur famille un homme frappé de déshonneur.

— Mon cher monsieur Emile, balbutia-t-il en se rapprochant de la cheminée et comme s'il eût éprouvé quelque embarras à faire connaître ce qu'il allait dire, car la vertu a aussi sa timidité, mon cher monsieur Emile, puisque je n'ai pu réussir à vous être utile, il faut du moins que je n'aie point quitté Paris inutilement et que je fasse une affaire dans votre ville.

— Laquelle donc ? demanda monsieur Dorvilliers le père.

— J'aurais besoin de votre secours

à tous les deux pour la mener à bonne fin ; me le promettez-vous ?

— Tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire n'est-il pas à votre disposition ?

— Eh ! lorsqu'hier matin une lettre de Cambrai m'arriva pour me mander les embarras dans lesquels se trouvaient votre gendre, monsieur, je proposai à mon associé (c'est-à-dire à mon ancien patron), un placement avantageux de capitaux dont nous ne savions que faire pour le moment, et c'est dans votre ville que se trouve l'affaire dont je lui ai parlé.

— Quelle est donc cette affaire ?

— Une fabrique de tissus... celle d'Edouard Desvignes.

Emile se leva pour sauter au cou de François, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, non, je n'accepterai jamais un pareil sacrifice. Loin de moi la pensée d'y consentir !

— Ce n'est point un service que je vous rends, reprit François avec un feint mécontentement, c'est une spéculation qui présente les plus heureuses chances de réussite. Si l'établissement de votre beau-frère n'a point marché convenablement jusqu'ici, il faut s'en prendre au manque d'activité et au manque de capitaux. Quant à l'activité, il me sera facile de trouver un directeur habile à cette fabrique de tissus, et pour les capitaux vous savez qu'ils ne me feront point faute. La seule chose où je puisse vous être agréable, c'est d'éviter les poursuites commencées contre monsieur Desvignes, en satisfaisant les créanciers et en reconnaissant son actif et son passif.

— François, mon cher François !... mais non, je vous le répète, je n'accepterai jamais un pareil sacrifice.

— Sacrifice !... Ce n'en est pas un, je vous le répète. L'actif se trouve au-dessous du passif en ce moment, cela est vrai, et si l'affaire devait s'arrêter court je ferais un sacrifice et même une perte assez considérable. Mais la fabrique, marchant avec activité, ne comblera-t-elle pas en quelques mois le déficit que je trouverai lors de ma prise de possession ? Ce déficit momentané n'est-il pas préférable aux ennuis et aux dépenses d'un premier établissement ? Je trouve une entreprise toute montée, il faut bien que je paie cet avantage im-